

LE DIABLE DANS LA BOITE

Denis Grienenberger

Éditions ThoT
Thriller

Prologue

« Le pirate se faufila dans le système informatique central du Vatican à minuit moins six. »

Quatre jours qu'il se battait, hacker émérite, craint par le CCC, le très réputé *Chaos Computer Club* allemand. À chaque fois qu'il avait cru avoir franchi la dernière barrière, une nouvelle s'était présentée à lui. Il s'était heurté à des obstacles intelligents à la rapidité d'action inhumaine. Lui-même avait envoyé des centaines de milliers de requêtes à la seconde, par le biais de serveurs répartis aux quatre coins de la planète. Les réponses étaient du même ordre, mais elles variaient de façon intelligente, comme si le programme cherchait à analyser et à connaître son impétrant.

Son implant intra-auriculaire lui faisait mal. Défaut de fabrication ou surchauffe ? Il figurait parmi les premiers pirates à détourner l'implant externe, et à se faire greffer la fameuse puce directement sur les nerfs auditifs. Depuis, des centaines, bientôt des milliers de personnes étaient ainsi « connectées ».

À minuit moins onze, il espérait être arrivé au bout de quatre jours de bataille. Son implant et ses écrans ne restituèrent qu'un vide au parfum angoissant. Comme un néant immense, mais pourtant limité, infranchissable.

Soudain, un signal, une présence se manifesta. Cela résonna dans son crâne, comme un grondement grave, de plus en plus fort... Une angoisse indescriptible l'envahit. Une terreur, mêlée à une douleur

lancinante, pénétra son cerveau. Il se mit à haleter de façon incontrôlable. Sa conscience se rétrécit, comme celle d'un alpiniste en manque d'oxygène dans la zone de mort. Tout au fond de lui, une étincelle lui ordonna de se déconnecter, mais son cerveau était envahi et dominé. Il fut comme écorché, mis à nu. Il eut un dernier geste réflexe en direction de son portable, mais ne put l'atteindre. Chaque nerf de son corps brûla. Une terreur et une souffrance indescriptibles lui détruisirent le cerveau. Son cœur lâcha...

Des solides aux propriétés uniques

Athènes, 370 av. J.-C.

Platon travaillait depuis des semaines à la représentation de ses objets élémentaux.

Alors qu'il passait sous le fronton de son Académie, sur lequel était gravée la devise : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », il ne prit même pas la peine de saluer les étudiants qui passaient son chemin. Ils avaient l'habitude de l'état d'esprit du Maître. Lorsqu'il était perdu dans un problème, ce qui lui arrivait fréquemment, il semblait se déplacer entre deux mondes. Son corps était présent, mais son âme flottait ailleurs, dans un univers fait d'abstractions et de concepts.

Ce qui préoccupait Platon était ses solides. Aristote, son disciple, et lui y travaillaient depuis des années. La terre, l'eau, le feu et l'air avaient trouvé leur représentation.

Il avait commencé bien des années plus tôt par assembler quatre triangles pour former le tétraèdre. Figure qui le fascinait depuis lors. Sa perfection, sa solidité, sa symétrie, tout était équilibré. Sa forme pointue rappelait le poignard, et par association, la morsure du feu.

Le cube était son successeur naturel : composé de six faces, à quatre côtés, il représentait la stabilité par définition. Posé, il gardait un équilibre parfait.

En reprenant le triangle, il constitua l'octaèdre, composé de huit faces triangulaires : contrairement au feu avec ses sommets très pointus, ce dernier avec ses faces douces se rapprochant de la sphère était associé à l'air.

Toujours avec le triangle comme forme figure géométrique de base, il obtint l'icosaèdre composé de vingt faces ; celui-ci, encore plus proche de la forme parfaite, la sphère, était presque insaisissable, tant ses faces étaient planes. Il l'associa tout naturellement à l'eau.

Tous avaient les propriétés suivantes : toutes les faces étaient des polygones réguliers convexes isométriques, c'est-à-dire superposables ; aucune des faces ne se croise, chaque sommet (en pointe) est rejoint par le même nombre de faces.

Le cinquième et dernier élément qui adhérait à ces propriétés toutes simples l'intriguait au plus haut point : le dodécaèdre était composé de douze faces pentagonales. Il le nomma « le dieu utilisé pour arranger les constellations dans tout le ciel ». L'élément était parfait, comme les autres, mais pourtant ses faces à cinq sommets le dérangent. C'était celui qui était le plus proche de la sphère.

Pour Platon, il était une représentation de cet élément indicible qu'Aristote avait évoquée, lors d'un récent échange : l'*aithêr* (*aether* en latin, « éther » en français). Pour son élève, l'univers était fait de cet élément, et il était consubstantiel à tous les autres : il les contenait tous.

Platon était à la fois fasciné et mal à l'aise. Comme si cet élément qui contenait tout était par définition bénéfique, mais également maléfique, l'un n'allant pas sans l'autre.

Il avait longuement figolé la sculpture en terre cuite du dodécaèdre. Et alors qu'il représentait l'objet sur une tablette en cire sous plusieurs aspects, comme s'il était transparent, il fut soudain pris de vertiges. Comme attiré par la forme, il se sentit aspiré vers l'intérieur de sa petite gravure. Le malaise s'intensifia ; il perdit conscience et fit glisser la pièce de lin sur laquelle étaient posés les cinq solides en terre cuite. Ils éclatèrent tous en d'innombrables éclats lorsqu'ils percutèrent le sol. Attirés par le bruit, des élèves trouvèrent le maître inconscient, à terre, à côté de ses figures géométriques détruites.

Une entrée au lycée bien difficile

Mulhouse, septembre 2015

« Envoi »... Marilyn venait d'envoyer un énième SMS à son amie Marion qui, tout comme elle, angoissait de se retrouver au lycée. L'entrée en seconde, croiser des « grands », presque adultes alors qu'elle sortait juste de l'enfance, repasser du stade de « grande » à celui de « petite »... À cela s'ajouta la peur du bizutage, même s'il était officiellement interdit. Elle avait ruminé toutes ces craintes une bonne partie de la nuit et n'avait presque pas dormi.

Sa mère n'avait pas insisté lorsqu'elle avait grogné « pas faim » en réponse à sa question concernant le petit déjeuner. Elle comprenait que pour la jeune fille, le saut dans l'inconnu pouvait lui bloquer l'appétit.

— À quelle heure est ton bus ? demanda Marie, sa mère, sans doute autant angoissée que sa fille, bien qu'elle fût déjà passée par les mêmes questions quelques années auparavant, lorsque l'aîné avait fait son entrée au lycée, sauf que ce dernier avait eu trois ans d'avance sur ses semblables, et ce malgré un handicap assez lourd : un autisme qui avait bouleversé la vie de toute la famille.

— Maman, tu me l'as déjà demandé hier, sept heures vingt, j'ai encore un quart d'heure. J'ai le temps. Je ne suis pas pressée d'attendre sous la pluie.

À l'extérieur, la météo semblait être de la même humeur que les écoliers : maussade. Tout l'été avait été chaud et orageux. Le climat avait très nettement évolué lors de ces cinq dernières années. Plus personne ne pouvait nier la réalité du réchauffement.

Sa mère soupira en rangeant les corn flakes que sa fille ne toucherait même pas.

— Tu veux un jus d'orange au moins ?

— OK, d'accord, merci.

Elle accepta plus pour faire plaisir à sa mère que par envie. Elle vida le verre, le regard dans le vague vers le grand châtaigner du parc. Leur appartement jouissait d'une situation exceptionnelle en plein centre, dans une rue pas trop passante, la rue Engel, qui longe le parc Steinbach : un hectare de verdure en plein cœur de la ville. L'arbre majestueux faisait partie de son décor depuis toujours. Elle avait grandi dans leur cinq-pièces en duplex, et le châtaignier avait été en premier plan de la vue qu'on avait sur le monde extérieur à travers les fenêtres de la façade sud-est de l'appartement.

Elle s'empara de sa veste à capuche, jeta son sac Eastpack sur son épaule, fit claquer un baiser sur la joue de sa mère et dévala les cinq étages du vieil immeuble en pierres de taille. Elle en avait pour dix minutes à pied et encore autant en bus pour rejoindre le lycée technique Louis Armand.

Un vertige vieux de deux millénaires

Athènes, 370 av. J.-C.

Plusieurs visages barbus et soucieux étaient penchés sur Platon. Aristote interrogea son maître.

— Maître, maître ! Enfin vous reprenez conscience. Comment allez-vous ?

— Mieux... Que s'est-il passé ? Mais le soleil est presque couché ?

Platon tenta de se redresser, mais un vertige le saisit immédiatement, et il se laissa retomber sur le lit.

— Ne forcez pas ! Nous vous avons rafraîchi tout l'après-midi, mais vous êtes resté inconscient malgré nos appels.

Platon insista et se redressa encore une fois. Tout lui revenait soudain.

— Mes solides ! Le dodécaèdre... Il est infini.

— Maître ?

— Je, ne sais...

Platon essaya de reprendre ses esprits, et de clarifier ce qui lui avait fait perdre connaissance.

— Aristote, cherche-moi un verre d'eau citronnée, et rejoins-moi avec une tablette de cire. Ramène-moi la mienne et mes objets.

— Maître, vous ne pensez pas que vous devriez vous reposer ?

— J'ai dormi tout l'après-midi. Quelle perte de temps ! Non, il me faut saisir mes réflexions avant qu'elles ne s'envolent !

Platon accordait une grande importance à l'inspiration et sa théorie des idées venait d'être confortée par cette expérience magique. Ses solides existaient dans un univers distinct du monde, qui était le seul véritablement réel. Et ces objets tiraient leur force de leur universalité. Sa plus grande crainte était que comme dans un songe, ses souvenirs s'envolent et qu'il n'en subsiste qu'une impression lointaine.

— Le monde qui nous entoure est illusion, Aristote.

— Oui, Maître, nous, tous vos élèves, en sommes convaincus.

— Je sais, je sais, coupa-t-il avec une certaine impatience, mais ces objets géométriques sont parfaits et réels. Nous n'en percevons qu'une représentation géométrique, mais ils sont bien plus. Aristote, le dodécaèdre m'a aspiré, comme un puits sans fond !

— Maître, vous avez perdu connaissance. Peut-être la soif, ou la fatigue. Il fait très chaud depuis plusieurs jours. Et vous, tout comme nombre d'entre nous, avez tendance à négliger les besoins de votre corps lorsque vos études vous captivent.

— Non Aristote, ce n'est pas cela, cet objet a des propriétés particulières. La géométrie est la clef ! La perfection des proportions ouvre des portes, des passages ! La force qu'exercent ces formes sur l'homme est potentiellement infinie. Et c'est l'observateur qui lui

donne son sens... L'homme ne peut pas vouloir le mal ! s'exclama-t-il dans un gémissement désespéré.

Les yeux de Platon roulèrent. Il fut à nouveau pris de vertiges. Des maux de tête violents le clouèrent au lit plusieurs jours durant. Des rêves très perturbés et fort complexes rendirent ses pensées encore plus confuses.

Un drôle de petit groupe

Mulhouse , lycée LLA, septembre 2015

— Putain, je suis crevée ! s'exclama Marilyn. Il est incroyable de type !

— Ouais, jamais vu ça, un dictateur, mais génial. T'as vu ça comme il a maté Valentin. Et le mec i' fait une tête de plus que lui !

— Je suis encore sous le choc ! Tu crois que tous nos profs seront comme lui ? Ils vont nous essorer !

— Rêve pas, dit Marion avec une moue désabusée, en montrant son téléphone. Quel connard... un échappé de la préhistoire... et crade, en plus il pue ! lisait-elle sur le smartphone de son amie.

Elle chattait avec une autre de leurs anciennes amies du collège, qui commentait son premier cours de la matinée avec un autre prof. Ce dernier n'avait visiblement pas la même pédagogie expéditive et efficace que leur prof de maths.

Le vieux bonhomme aux portes de la retraite, tout petit, voûté, très énergique, leur avait énoncé ses règles de fonctionnement en quelques minutes et avait démarré sur les chapeaux de roues un résumé sur la trigonométrie qu'ils auraient dû apprendre en troisième, au collège. Les quelques vagues soupirs à l'idée de reprendre la matière tant détestée et incomprise de l'année passée, furent vite

étouffés dans l'œuf par le regard d'acier, cerclé de petites lunettes rondes, du vieil enseignant.

En deux heures d'un cours d'une clarté et d'une intensité sans concession, il avait résumé, à l'intention des vingt-huit élèves de seconde, tout le programme de trigonométrie du collège. Sans cesse, il avait guetté les réactions, exigeant la participation de chacun, interrogeant les plus inattentifs, y compris le rétif Valentin, qui en était à son second redoublement et qui la jouait rebelle du haut de son mètre quatre-vingt-dix.

Monsieur Miesch l'avait simplement fixé de son regard d'acier, et Valentin avait abdiqué au bout de quelques secondes pour balbutier une réponse à la question posée. À l'issue des deux heures, ils étaient tous lessivés. La pause de midi était plus que bienvenue !

La cloche avait sonné, et chacun avait attendu que Monsieur Miesch les autorise à quitter la salle. Hors de question de ranger ses affaires avant l'heure ! C'était le prof le plus sévère que Marilyn avait eu dans toute sa scolarité. Au collège, son prof d'anglais lui avait fait une très forte impression, mais ce n'était rien par rapport au profond respect teinté de crainte que Monsieur Miesch lui avait inspiré dès la première heure. Elle n'avait jamais éprouvé ceci en face d'un enseignant.

La sortir du cocon du collège, après neuf années de scolarité passée dans le même petit établissement, pour soudainement la plonger dans l'environnement d'un grand lycée, était un choc.

Après le repas de midi, vite expédié, elle retraversa le bâtiment austère dont le couloir du rez-de-chaussée donnait sur un vaste préau aux murs couverts de tags. Sur un escalier d'une vingtaine de mètres de largeur, montant vers le terrain de basket, des dizaines d'élèves étaient assis. Nombreux étaient ceux qui fumaient.

Un peu plus haut sur la gauche, un petit groupe était installé dans l'herbe, autour d'un lycéen plus mûr que la moyenne, arborant une barbichette et un chèche noir et blanc démodé. Il était en train de

s'enfiler un sandwich de la taille d'une baguette entière tout en discutant de façon animée avec les gens autour de lui. Il y avait quelque chose de magnétique dans son regard, même si son aspect répugnait un peu Marilyn. Il déchirait son sandwich à grosses bouchées et se mettait des miettes partout. Sa barbe de deux semaines en était parsemée.

Un gars plus réservé, au regard perçant, éveilla son intérêt. Il faisait partie du groupe, mais tout en ayant l'air un peu absent. Un rêveur, yeux très sombres, chevelure abondante. Elle le trouvait attirant.

Marion donna un coup de coude à sa copine, lui montrant bien qu'elle avait repéré l'objet de son attention.

Destructeur mental

Paris, années quatre-vingt-dix

« Graver ». Il lança la sauvegarde sur CD de la vidéo sanglante. Une de plus dans sa terrifiante collection.

La terreur inscrite sur le visage de l'enfant était parfaitement éclairée et bien filmée, c'est précisément ce qui était vendeur. Il allait tirer plusieurs dizaines de milliers de francs de sa production.

Depuis longtemps, c'était la peur qu'il recherchait dans le regard de ses victimes. Quand elles supplient que l'on mette fin à leur supplice, il est déjà trop tard. Lorsque cet abandon, cette résignation se manifeste, sa proie ne l'intéresse plus. Parfois, il parvenait à faire renaître cette étincelle maléfique de terreur pure alimentée par l'instinct primaire de survie, en étalant l'exécution sur plusieurs jours. Mais rien ne dépassait la peur initiale de l'inconnu ni la surprise de voir un bourreau-démon.

Son coup de génie avait été de mettre en scène deux victimes : la victime réelle, et un enfant spectateur à qui il laissait penser qu'il

serait la proie suivante. Mais la vraie victime à ses yeux était l'esprit de celle qui survivait, et non pas le corps assassiné à ses côtés.

Lukas Desmons avait travaillé dans le porno sado-maso, comme cameraman et comme réalisateur. La demande pour du « hard » ne cessait de croître. Le grand changement s'était produit avec l'arrivée du numérique vers la fin des années quatre-vingt-dix. Le porno avait très vite pris la tête de tout le trafic internet et ça n'avait pas changé dans les années qui avaient suivi. La facilité de transfert et de contact avait fait exploser cette industrie.

Le fric était dans la douleur, la vraie. Ses films avaient dérivé tout doucement vers le « snuff », d'abord passif, puis de plus en plus actif et violent. Jusqu'à ce qu'il mette lui-même en scène des actes de torture réels, et pour finir, de mise à mort. L'arrivée d'internet lui avait donné les moyens de ses ambitions. Il avait multiplié les sites, se spécialisant dans différents domaines de la sexualité et de la violence. De nombreux messages rassurants, volontairement cachés en bas de page, en caractères minuscules, le protégeaient plus ou moins des attaques légales : « scènes de films, fictives »... « Aucune torture infligée »... Tel était le message officiel. Mais tout observateur attentif ne pouvait qu'éprouver une sensation de profond malaise. Tout avait l'air réel.

Mais il n'aurait pas pensé que les sommes considérables qu'il tirerait de ses crimes aux mises en scène monstrueuses lui apporterait autre chose que l'argent. Sa descente aux enfers l'avait rendu riche, mais de plus en plus insatisfait. Était-ce le pouvoir qu'il en tirait, toujours plus grand ? Le besoin de faire souffrir et de toucher aux racines du mal se faisait toujours plus intense en lui.

Un virage avait été atteint lorsqu'il avait rencontré le chef d'une secte sataniste, qui lui avait demandé de mettre les rituels sacrificiels en scène. Or tout comme lui, ce dernier détruisait psychiquement une seconde victime en lui imposant d'être spectatrice des mises à mort. Il avait trouvé une âme sœur, dans sa quête de destruction !